

Mutations de l'islam en Asie centrale

Dans son dernier ouvrage, Bayram Balci, chercheur au CERI-Sciences Po, revisite de manière éclairante la religion dans les ex-républiques communistes musulmanes

Il existe différentes manières d'observer la place qu'occupe l'Asie centrale dans la mondialisation. La plus ancienne et plus rigide est l'approche stratégique. Connue depuis le XIXe siècle, elle fait le bonheur des amoureux de la géopolitique traditionnelle, celle du retour de la théorie du Grand Jeu entre puissances rivales pour le contrôle de cette zone pivot.

La plus répandue - surtout depuis la chute de l'URSS en 1991 - mais aussi la plus technique est l'approche économique. Elle consiste à associer le destin de cette région à la carte énergétique mondiale avec ses pipelines qui partent dans tous les sens. La troisième, qui commence à susciter de l'intérêt, est l'approche sécuritaire, avec la montée de l'islamisme radical et l'irruption de djihadistes « made in Ouzbékistan », comme Sayfullo Saipov, l'auteur de l'attaque terroriste à Manhattan le 31 octobre, qui s'est présenté comme un « *soldat* » de l'organisation Etat islamique, responsable de l'attentat.

Les trois tendances ont leurs points forts, mais elles ont surtout une grande faiblesse. Elles négligent le facteur social dans la réorganisation de ces ex-républiques communistes musulmanes (Kirghizistan, Kazakhstan, Turkménistan, Tadjikistan, Ouzbékistan et Azerbaïdjan, sur l'autre rive de la Caspienne).

Le dernier essai de l'universitaire Bayram Balci, chercheur au CERI-Sciences Po, vient combler ce vide. Il prend les trois options à contre-pied et privilégie le prisme social en étudiant la place de la religion musulmane dans cet espace postsoviétique en transition. Le résultat est à la hauteur de la vive curiosité du lecteur. Originale, rigoureuse, portée par un récit aussi riche que limpide, la démonstration que le tout nouveau directeur de l'Institut français d'études anatoliennes (IFEA), établi à Istanbul, en Turquie, nous livre, est à la fois remarquable et éclairante.

Spécialiste du monde musulman, et notamment de la confrérie Gülen - du nom de ce prédicateur turc aujourd'hui exilé aux Etats-Unis et ennemi public numéro un du régime d'Erdogan pour sa responsabilité présumée dans la tentative de coup d'Etat à Ankara le 15 juillet 2016 -, Bayram Balci fait ici oeuvre de pédagogie. Sa recherche a le mérite, dans le plus pur style de Sciences Po, de décrire avec simplicité la complexité de cette aire culturelle. Il revisite la relation entre islam et communisme, croyances et athéisme, et tente de « normaliser » les rapports entre les populations, l'Etat et le sacré.

Cette recherche en sciences humaines s'articule autour de deux grandes idées. Celle d'abord que l'intégration de l'Asie centrale dans l'islam mondialisé laisse les jeunes Etats-nations maîtres du jeu. Comme à l'époque soviétique, les pays centre-asiatiques continuent de contrôler le religieux et revêtent souvent les habits de l'Etat autoritaire, pour ne pas dire dictatorial puisque très souvent la religion est instrumentalisée par le pouvoir pour mieux le « légitimer ».

L'islam soufi, majoritaire à l'époque soviétique, est le grand perdant de ces nouvelles souverainetés. En effet, plus cet espace transcasprien s'intègre au jeu mondial, plus les sociétés s'ouvrent à la religion et plus les identités islamiques se nationalisent et se différencient d'un Etat à l'autre. Autrement dit, les sociétés centre-asiatiques se connectent au monde et trouvent leur propre trajectoire nationale au nom d'une souveraineté jalousement défendue.

La seconde idée est que les musulmans du Caucase et d'Asie centrale doivent leur retour dans l'oumma à trois Etats moteurs de cette intégration : la Turquie, l'Iran et l'Arabie saoudite. Ces trois puissances héritières d'empires exercent chacune à leur façon une forme de domination sur ces jeunes sociétés musulmanes.

Mais contrairement à ce que l'on peut croire, ce ne sont pas les deux poumons de l'islam - le chiisme iranien et le sunnisme saoudien - qui se disputent ces nouveaux marchés de la foi. C'est la Turquie postkémaliste, dont il ne reste d'ailleurs plus grand-chose de son modèle séculier et laïque depuis le tournant autoritaire du régime d'Erdogan. Comme si ce dernier voyait dans son arrière-cour postsoviétique un terrain d'expériences pour exercer son *soft power* religieux et enclencher une réislamisation des esprits en Asie centrale comme en Anatolie ou sur les rives du Bosphore.

Bayram Balci remet au lecteur les clés pour comprendre comment le couple Erdogan-Gülen est passé, y compris en Asie centrale, d'une parfaite harmonie à un conflit ouvert à partir de 2013. C'est en effet à la confrérie Gülen que la Turquie de l'AKP avait confié la mission d'implanter dans ces Républiques postcommunistes un réseau d'écoles mi-religieuses mi-séculières. Mais dès la rupture de leurs relations, en juillet 2016, Ankara a exigé de ses partenaires turcophones de démanteler le mouvement Gülen sur leur propre territoire. A ce jour, seul l'Azerbaïdjan a répondu à l'appel du grand frère turc en procédant à la fermeture des établissements gülenistes. Ailleurs, l'incertitude règne.

Alors, panislamisme et panturquisme dans ce monde transcasprien ? Ni l'un ni l'autre, prévient Bayram Balci, selon lequel ces deux héritages de l'Empire ottoman n'ont pas de sens, sauf peut-être pour l'axe turco-azerbaïdjanais, où Bakou et Ankara aiment s'afficher sous le slogan « *une nation, deux Etats* ». Mais même là, la prudence s'impose car l'Azerbaïdjan est un Etat turcophone majoritairement... chiite.

Prudent et nuancé, l'auteur de cet ouvrage de référence l'est aussi dans sa conclusion. Si, écrit-il, la transformation du phénomène religieux en Asie centrale est irréversible, rien n'indique à ce jour si celle-ci s'inscrit dans une renaissance plus large de l'islam ou incarne une nouvelle division des musulmans...

Gaïdz Minassian

« Renouveau de l'islam en Asie centrale et dans le Caucase », de Bayram Balci, CNRS Editions, 280 pages, 25 euros